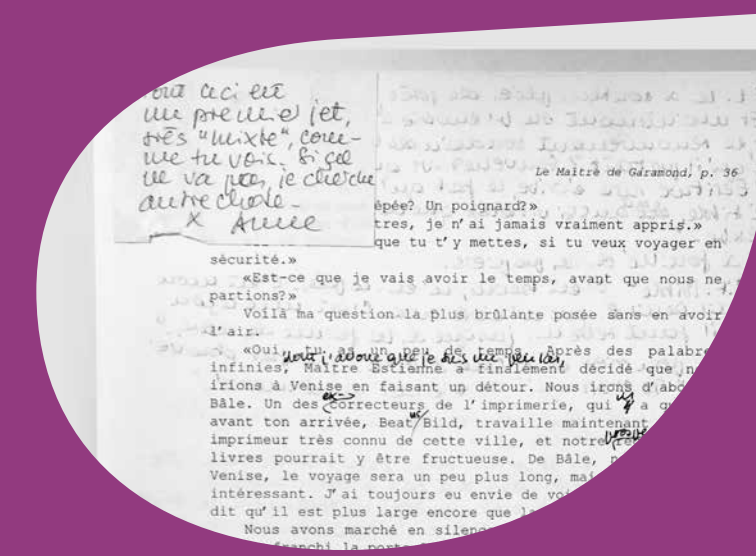
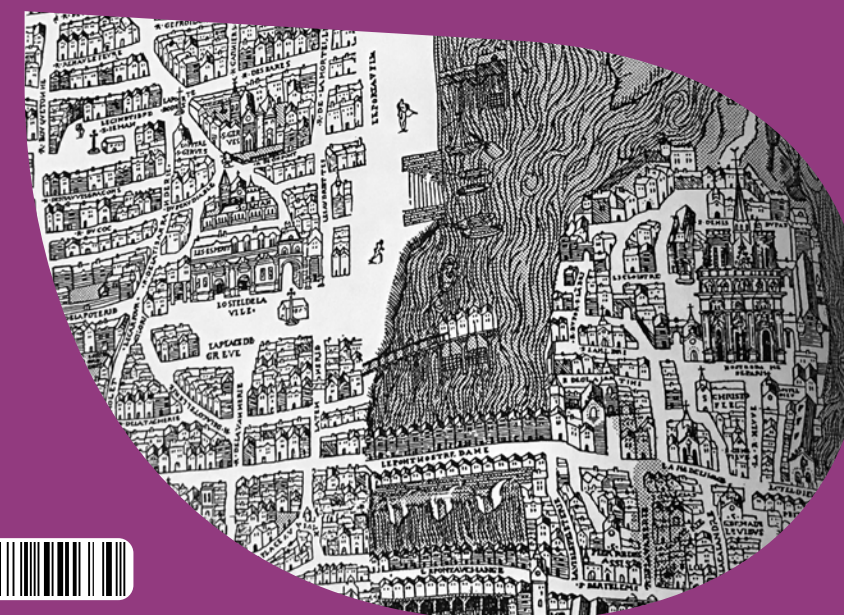
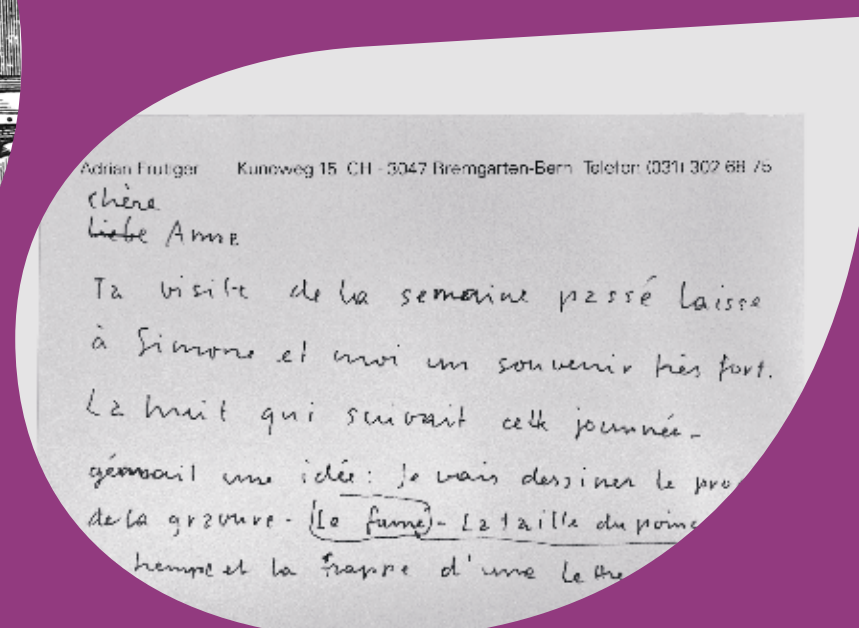
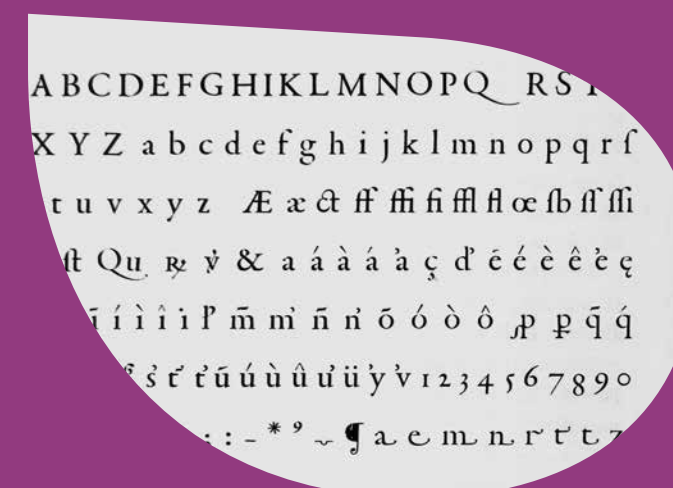


Cahiers Anne Cuneo

Éditions Héros-Limite
numéro 01

nouvelle parution :
*Le maître
de Garamond*



Cahiers

Passage

Anne

des

Cuneo

Panoramas

Héros
-
Limite

numéro 01
*Le maître de
Garamond*

Le cahier que vous tenez entre vos mains annonce la création d'un nouveau projet éditorial intitulé «Petite bibliothèque Anne Cuneo». Une collection dédiée à l'œuvre d'une auteure qui vous est peut-être d'ores et déjà familière, ou au contraire dont vous ignorez tout. Qu'importe, parcourez ces pages, et vous ferez plus ample connaissance avec elle. Vous découvrirez les multiples facettes d'une intellectuelle et artiste hors normes.

Ces pages réunissent des textes consacrés à son parcours, et à la republication d'un de ses livres les plus populaires: *Le maître de Garamond* - premier volume de la Petite bibliothèque Anne Cuneo - à sortir en octobre 2025.

Dans «Passage des Panoramas» il sera donc question du métier d'écrivain, de lectures, d'échanges épistolaires et de typographie, mais aussi, et bien entendu, de littérature, au sens où l'entendait Anne Cuneo: comme un élargissement, comme une ouverture sur le monde.

Passage des Panoramas

Les *Cahiers Anne Cuneo* sont publiés grâce au soutien de la Fondation Anne Cuneo, de la Conférence intercantonale de l'instruction publique de la Suisse romande et du Tessin - CIIP et a bénéficié de la bourse d'aide à un projet d'édition du Département de la cohésion sociale de la République et canton de Genève.

La correspondance inédite de Nicolas Bouvier est conservée dans le fonds Anne Cuneo déposé au Centre des littératures en Suisse romande de l'UNIL. Publiée avec l'aimable autorisation de Manuel et Thomas Bouvier.

Nous remercions Alain Bottarelli, Philippe Ciompi, Marie Diologent, Thierry Dubois, Daniel Maggetti, Georges Mishuga, Mylène Pétremand, Nam Pham, Eva Rittmeyer, Daniel de Roulet, Jonathan Wenger, le Centre des littératures en Suisse romande de l'UNIL, la Comédie de Genève et le Théâtre Vidy-Lausanne.

ISABELLE FALCONNIER

p. 4

Pourquoi il faut lire Anne Cuneo

ANNE CUNEO

p. 8

J'ai eu envie de lire avant de savoir lire...

NICOLAS BOUVIER

p. 10

Deux lettres et une carte postale

MARION MULLER-COLARD

p. 12

Entretien: De la Réforme aujourd'hui

ANNE CUNEO

p. 16

Qu'est-ce qu'être écrivain? Je ne suis pas écrivain. Je tiens cela de source sûre.

CAMILLE LEYVRAZ

p. 18

Bienne, dans l'atelier d'Officina Helvetica

numéro 01

p. 22

La Petite bibliothèque Anne Cuneo

p. 24

Les intervenant.e.s

Pourquoi il faut lire Anne Cuneo

ISABELLE
FALCONNIER

Anne Cuneo a vécu mille vies et imaginé mille histoires. Romancière amoureuse de la langue française, dramaturge, poète, journaliste et chroniqueuse engagée, elle a su naviguer avec le même talent du récit personnel à la fresque historique. Roman d'un homme prêt à mourir pour défendre ses idées, *Le maître de Garamond* incarne sa passion pour la Renaissance et notre héritage humaniste.

Avant même de savoir lire et écrire, elle voulait être écrivain, disait-elle. C'était tout sauf une boutade. Anne Cuneo avait l'esprit du romanesque chevillé au corps et à l'âme. C'est le secret de ses romans, de ses pièces de théâtre, de ses articles de journaux, de ses reportages, de ses récits de vie et de son œuvre en général, ce qui explique le plaisir immense que nous avons à la lire, hier comme aujourd'hui, au moment où son œuvre connaît une renaissance bienvenue.

Anne Cuneo faisait figurer «écrivain» en face de «profession» dans son passeport pour «emmerder le monde», revendiquait-elle, parce que ce n'était pas une profession reconnue officiellement, en tous les cas pas de son temps, pour une femme et parce qu'elle voulait que cela compte, autant que «mécanicien» ou «banquier». Elle avait ses racines au sud de l'Europe où la tradition narrative est vivace, et savait créer une épopée avec des bouts de chandelles. Elle avait placé sa vie sous le signe des histoires, des histoires vraies, de la narration, de l'écriture, de la vie des mots et de personnages inoubliables, telle sa Zaïda, héroïne digne d'une Scarlett, première femme médecin en Italie emportée par le grand souffle de l'Histoire.

Anne Cuneo faisait figurer
«écrivain» en face de «pro-
fession» dans son passeport
pour «emmerder le monde»,
revendiquait-elle, parce que
ce n'était pas une profession
reconnue officiellement,
en tous les cas pas de son
temps, pour une femme et
parce qu'elle voulait que
cela compte, autant que
«mécanicien» ou «banquier».

SA VIE EST UN ROMAN

Anne Cuneo a fait de sa vie un roman parce que sa vraie vie a été difficile et douloureuse et que la sublimer par les mots permettait de donner un sens aux maux. Elle est née Anna Lisa Cuneo à Paris de parents italiens, Lydia et Alberto, qui cherchaient à échapper au fascisme. Lorsque la guerre éclate, c'est le retour en Italie, près de Milan. Alberto, mathématicien et ingénieur, meurt assassiné le dernier jour de la guerre, le 8 mai 1945. Anne a neuf ans. Leur mère, sans ressources, joueuse bientôt compulsive, incapable de s'occuper d'elle et de son petit frère Ruggero, les envoie en Suisse. Anna se retrouve dans un orphelinat catholique à Lausanne. Devenue Anne, l'orpheline immigrée développe une rage de vivre féroce. Elle s'éduque à la force du poignet, apprend le français en lisant Alexandre Dumas, se retrouve bonne à tout faire ou jeune fille au pair, exerce mille petits métiers tout en suivant des études à l'École de commerce

puis de lettres à l'Université. Rédactrice dans une agence de communication, traductrice, interprète, journaliste, elle fait son chemin dans les milieux culturels, associatifs et militants, se rend indispensable auprès de metteurs en scène et réalisateurs de cinéma. Genève, Londres, Paris, Zurich – elle navigue entre les langues et les cultures, suisse par son premier mariage mais nomade et européenne avant tout. À l'âge de 40 ans, elle faillit mourir du cancer, qui la rattrapera quelques décennies plus tard, le 11 février 2015 précisément, dans un hôpital de Lausanne.

Exorciser les blessures passe par l'écriture. Anne Cuneo était investie dans l'autofiction, en un temps où ce terme n'était même pas encore utilisé. Depuis *Gravé au diamant*, son premier livre publié en 1967 par le jeune éditeur Bertil Galland, et pendant vingt ans, elle explicite courageusement ce qui n'existe alors pas dans la littérature, portant l'élan de révolte de Mai 68 contre les conventions dans la culture et la création littéraire, à la manière d'une Marie Cardinal ou d'une Benoîte Groult. *Mortelle maladie* racontait sa grossesse non désirée, un bébé mort-né et une grave crise existentielle et conjugale, *Une cuillerée de bleu* affrontait sans fard son premier cancer et l'ablation d'un sein. S'emparant du récit social, elle a développé une écriture qui porte le point de vue des femmes et de leur vie intime, et a été l'une

des premières femmes écrivaines à thématiser la question d'être une étrangère en Suisse romande. Avec un message explicite: «Vous qui savez écrire, prenez la plume, personne ne dit jamais rien, de ces choses-là. La maternité n'est pas descriptible, c'est un état. Rendez-la vivace, perceptible.», lance-t-elle dans *Mortelle maladie*. Lorsqu'atteinte d'un cancer pour la première fois, elle a pensé mourir, elle écrit l'histoire de sa vie pour que sa fillette Eva la connaisse. Ce sera *Portrait de l'auteur en femme ordinaire*, paru en deux volumes en 1980 et 1982.

ELLE DEVIENT ROMANCIÈRE HISTORIQUE À SUCCÈS

Après vingt ans d'écriture d'inspiration autobiographique, elle publie en 1989 ce qu'elle appelle son «premier roman», *Station Victoria*, l'histoire irrésistible d'une gamine de quatorze ans qui débarque à Londres seule et sans le sou un jour de mars 1954. Débute une deuxième vie d'écrivaine, celle de romancière historique à succès. De quels talents Anne Cuneo fait alors preuve! Elle sait comme personne repérer les destins auxquels il vaut la peine de consacrer plusieurs années de sa vie, dénicher les parcours individuels qui s'inscrivent dans la grande Histoire et incarnent le changement, la résistance ou une révolution en marche. Tels les destins de Zaïda, l'héroïne de sa grande fresque mélodramatique éponyme, aristocrate anglo-italienne, grande amoureuse, médecin qui vivra centenaire et traversera deux guerres mondiales entre Milan et Paris, ou de Carlo Gatti, enfant du fin fond du Tessin qui deviendra le roi des crèmes glacées et du chocolat à Londres

et dont le portrait trône dans le Canal Museum, qu'elle raconte dans son roman *Gatti's Variétés*.

Mais c'est son cycle de romans historiques dédiés à la Renaissance qui l'impose comme romancière historique de premier plan. *Le trajet d'une rivière*, best-seller à sa sortie, met en lumière le musicologue Francis Tregian, prodigieux chasseur de partitions à travers une Europe ensanglantée par les guerres de religion où l'on croise Monteverdi, Élisabeth I^{re} et Shakespeare. *Objets de splendeur* suit la première écrivaine publiée en Angleterre. *Un monde de mots* s'attache à une figure phare de l'histoire, John Florio, enfant de Soglio dans les Grisons, initiateur du premier dictionnaire moderne et véritable âme de la culture européenne de son temps. *Le maître de Garamond*, enfin, roman auquel les éditions Héros-Limite donnent une nouvelle vie après sa parution initiale en 2002 (2003 chez Stock), conte l'histoire inoubliable d'Antoine Augereau, grand imprimeur, pédagogue, créateur des caractères typographiques dont nous nous servons encore de nos jours, pendu le 24 décembre 1534 place Maubert à Paris après avoir été accusé d'être l'auteur des «Placards contre la messe». Ce voyage aux sources de la typographie, de

l'imprimerie et de l'édition, là où la pensée humaniste la plus moderne était en train de se forger, est raconté par le plus célèbre de ses apprentis, Claude Garamond – à qui l'on doit bien sûr la police de caractère du même nom.

Sous la plume d'Anne Cuneo, la matière historique est de la braise dans un âtre sur laquelle il suffit de souffler pour que les flammes jaillissent. Elle savait recréer comme personne des périodes historiques, des villes disparues, s'approprier le passé, le digérer puis nous le rendre revivifié, tout de chair, d'odeurs, de passions et de sang. Ses personnages mènent tous un combat, ils sont en lutte et forcent le respect par leur courage, à l'image d'Anne Cuneo, chacun étant, à sa manière, une incarnation d'un aspect de sa personnalité, de ses aspirations et passions. Son credo: divertir et instruire en même temps, dans la lignée des Alexandre Dumas et autres Victor Hugo. Elle mettait par ailleurs au défi quiconque de déceler la moindre erreur historique, tant son travail était documenté et vérifié.

ELLE EST TOUT-TERRAIN DE L'ÉCRITURE ET DE LA PLUME

Anne Cuneo n'a pas seulement été une adepte du récit autobiographique et une romancière historique à succès. Déclinant toute la gamme des possibles de sa plume rapide, alerte, imagée et fine, elle aura été une journaliste et une chroniqueuse accomplie et appréciée. Maniant à la fois le récit

écrit et le sujet oral, elle s'impose tant dans la presse nationale qu'à la radio et la télévision suisse. L'art de raconter n'avait aucun secret pour elle, et sa capacité à se renouveler extraordinaire: elle pratique aussi le drame radiophonique, livre de nombreux scénarios pour la télévision, et offre de passionnantes pièces de théâtre aux compagnies qui avaient le bonheur de créer son texte. D'une générosité sans limite, d'une empathie et d'une attention aux autres étonnante, elle explore aussi le récit de vie, donnant la parole aux autres, comme à l'accordéoniste populaire Denise Letourneur dans *Le piano du pauvre*. Membre à part entière de la scène littéraire de langue française, elle y amène sa touche singulière, mêlant ses origines italiennes à la langue française qu'elle choisit lorsqu'elle décide d'écrire, enfant, autant qu'à l'univers culturel de la Suisse romande.

J'ai eu envie de lire avant de savoir lire...

ANNE
CUNEO

J'ai eu envie de lire avant de savoir lire. C'est même pour lire que j'ai appris l'alphabet. En ce temps-là, j'étais en Italie, et cela se passait en italien.

Ç'a été comme enclencher un moteur, la lecture est devenue mon occupation préférée. Vers l'âge de sept ans, j'ai découvert dans les combles de voisins une bibliothèque à l'ancienne, reliures cuir, tranches or; elle était abandonnée, la famille n'était pas intéressée par la lecture. J'ai dévoré tout ce que je trouvais, et c'est ainsi que j'ai lu un grand nombre de classiques: Homère, Dante, Léonard de Vinci, Machiavel, jusqu'aux romantiques, à quoi était venu s'ajouter un seul auteur «moderne»: Jack London - c'est là que la bibliothèque s'arrêtait.

Si ma mère avait découvert ce que je faisais pendant qu'elle me croyait en train de jouer avec les autres enfants, elle m'aurait tiré les oreilles et aurait dit: «Cette enfant n'est pas normale, heureusement qu'elle n'a pas compris ce qu'elle lisait.»

Mais cette enfant comprenait parfaitement, elle apprenait même par cœur des textes dont elle se souvient aujourd'hui encore, et elle était parfaitement normale: elle adorait ses poupées et son ours en peluche, mais elle leur préférait les livres.

Lorsqu'à l'âge de neuf ans j'ai perdu ma famille, mon père étant mort et ma mère étant venue travailler en Suisse, je me suis retrouvée dans un de ces internats comme il en subsiste dans l'Italie moderne, où les obscurantistes continuent à penser qu'une fille n'a pas besoin de s'instruire, son seul horizon étant le mariage et les enfants. Je n'avais rien contre le mariage et les enfants, je ne voyais pas en quoi cela pouvait être mis en cause par la lecture. Les circonstances qui ont suivi la mort de mon père m'avaient forcée à me prendre en main; ma première décision a été de défendre mon droit de lire. Cela m'a coûté beaucoup de punitions, et même quelques coups, qui n'ont eu qu'un résultat: il est devenu plus important de lire que de manger.

À quinze ans, ce que j'aimais le plus au monde, c'était d'aller à l'école, parce que c'était un lieu où on lisait. Lorsque je n'étais pas, je lisais. Entre-temps, j'étais à Lausanne et j'avais appris le français. Un jour, j'ai découvert la Bibliothèque munici-

pale, et à partir de là, vous ne m'auriez plus rencontrée sans un livre. Me voyant arriver tous les jours, la bibliothécaire a repéré en moi une accro de la lecture, et s'est mise à me conseiller des livres.

J'étais pauvre, le cinéma et le théâtre (qu'entre-temps j'aimais tout aussi passionnément) coûtaient de l'argent, la bibliothèque était gratuite - les livres sont restés pendant toute mon adolescence mes meilleurs amis, et même plus que ça, ma première nécessité. Je lisais tout ce qui me tombait sous la main.

Et ainsi, une habitude a été prise. Aujourd'hui encore, avant de sortir, je contrôle si j'ai mon porte-monnaie, un mouchoir, et quelque chose à lire. N'importe quel texte, classique ou contemporain, que je lis de n'importe quelle manière: dans un livre, dans mon téléphone portable, ou mon iPad. L'essentiel, c'est de lire.

Je ne peux pas nommer un livre de combat particulier, tous ceux que j'ai lus pendant mon adolescence sont des livres de combat - la lecture en soi a été un combat.

De même, je ne conseillerai pas de livres. En choisir trois... j'aurais la sensation de trahir tous les autres; que chacun aille dans une bibliothèque - toutes permettent désormais de feuilleter presque tous les livres. Que chacun fasse ses propres choix: l'amour de la lecture passe souvent par le coup de foudre pour un livre, suivi par l'envie de trouver dans d'autres le même émerveillement.

«1953 - J'ai eu envie de lire avant de savoir lire...», in *Quand j'avais dix-sept ans: le roman des Romands: trente-cinq fois l'adolescence*, [Genève], Le Roman des Romands, 2013, p. 25-27. Rééd. sous le titre «Ma pratique de la lecture», in *Quand j'avais 17 ans: saisons I-X*, Genève, Le Roman des Romands, [2018], p. 86-88.

Ç'a été comme enclencher un
moteur, la lecture est devenue
mon occupation préférée.

Vers l'âge de sept ans,
j'ai découvert dans les combles
de voisins une bibliothèque
à l'ancienne, reliures cuir,
tranches or; elle était abandon-
née, la famille n'était pas
intéressée par la lecture.

Deux lettres et une carte postale

NICOLAS
BOUVIER

le 29 novembre 1968

Chère Anne Cuneo,

Je n'ai effectivement pas de couteau dans ma manche, chose que je juge contraire à la politesse et surtout inutile. Le jour où cela me paraîtra expédient, j'en aurai un mais je ne saurai pas m'en servir.

J'ai aussi constaté pour en avoir fait l'expérience que lorsqu'on se promène armé, le plaisir s'en va.

J'ai eu moi aussi du plaisir à vous connaître, et ce qui m'a plu dans votre livre¹ c'est qu'il décrit une trajectoire qui va d'une situation coïncée vers plus d'existence et plus de gaîté. La gaîté et la transparence sont les seules marchandises qui m'intéressent dans ce «monde trompeur». Ce sont aussi les plus rares.

Qu'elles s'expriment à l'occasion par l'érotisme, quoi de plus naturel, quoi de plus rare aussi. Dans une chronique timouride, j'ai trouvé une fois ceci – dans le portrait d'un courtisan à Samarkande au XIII^e – qui est aussi amusant que terrible : «comme ses paroles n'avaient plus de sel, on le considérait comme mort». Peu importe que le sel soit surréaliste, catholique ou communiste, pourvu qu'il soit salé (John Berger et Chappaz).

Que la littérature soit la vie, je le pense aussi. Qu'on puisse «littérer» ensemble ou à plusieurs, j'en doute. On va chercher son sel tout seul, contre l'habitude, contre la mort, contre la société, et quelquefois, contre la vie. Mais ensuite on le partage. Cette réunion² ne m'a pas déprimé comme vous, c'était même mieux – dans une sorte d'échec – que ce à quoi je m'attendais. Je vous envoie un petit texte où j'en dis plus sur ce qu'est pour moi l'écriture que je ne vous en puis dire ici.

Bien amicalement.
Nic Bouvier

Le 7 déc. [1971]

Chère,

Très mal foutu aujourd'hui j'ai demain après-midi des examens médicaux que je ne puis remettre. Je t'envoie par courrier séparé une lettre à signer pour Jotterand³. Donne un ex. à chaque copain et salue-les tous bien.

Salaam.
Nicolas.⁴

Cologne le 15. VIII. 72

Hurrah!
Chère Anne,

Heureux de savoir que tu te soignes et bien plus encore de penser que ton livre⁵ sortira (en fais pas plus mais autant car la santé vaut quelques livres... et c'est un gradé qui vous parle). Ce qui me touche et me parle dans ton travail c'est cette croyance acharnée que l'être peut être élargi, amélioré, éclairé par ces tribulations. Cette croyance que j'ai toujours partagée – à travers doutes, pannes, apostasies et désespoir pur et simple – est le fondement du risque et aussi de la poésie.

Ici et là des trivialités de langage – des poils, sans importance – me gênent dans ton texte. Si tu as le temps nous regarderons cela en rigolant : je ne suis lecteur nulle part. Prends soin de toi et des tiens. Amicalement.

Nicolas.

1. *Gravé au diamant*, Lausanne, L'Aire, Rencontre, 1967.
2. Une rencontre d'écrivain.e.s suisses de toutes les régions linguistiques s'est tenue à Fribourg en novembre 1968.
3. Il s'agit de Franck Jotterand. Le journaliste et critique littéraire est sur le point de perdre son poste de rédacteur en chef à Lausanne de *La Gazette littéraire* – d'où la lettre de soutien dont il est question. De nombreuses personnalités protestent contre son licenciement.
4. Carte postale reproduite sur l'affiche-couverture du cahier.
5. Selon toute vraisemblance, *Poussière du réveil*, Lausanne, Bertil Galland, 1972.

De la Réforme aujourd'hui

Entretien avec
**MARION
MULLER-
COLARD**

Pour Anne Cuneo, faire découvrir Antoine Augereau, graveur, imprimeur, éditeur et libraire, maître de Claude Garamond, c'était faire découvrir le mouvement humaniste, plonger à l'origine de la pensée moderne qui, loin de tout fanatisme, rêvait d'universalité. Dans ces pages se lit une urgence révolutionnaire. Des hommes et des femmes sont à tel point attachés aux idées nouvelles, aux perspectives qu'elles ouvrent qu'ils sont prêts à payer de leur vie pour les défendre.

En quoi ce moment de bascule historique de la Renaissance et de la Réforme peut-il être important aujourd'hui ?

C'est une grande histoire de la souveraineté, de l'émergence du sujet et d'une conscience qui lui est propre. Et nécessairement, dans le même temps, c'est aussi la possibilité que la communauté ne soit pas engloutissante, massive, totalitaire. Force est de constater que cette histoire n'est pas aboutie à ce jour. L'individualisme est un simulacre trompeur de la souveraineté du sujet. Nous sommes aujourd'hui pris dans ce paradoxe : l'hyperindividualisation et la massification conjointes, au lieu de générer plus de place de liberté, produisent des formes d'aliénation inédites. Kant en faisait le constat : la pente glissante de l'individu le reconduit volontiers vers l'amalgame, le confort paresseux de déléguer sa conscience à la majorité, à l'air du temps, au plus fort avec qui nos troquons notre conscience contre sa protection. La déclaration de Luther, « Hier stehe ich und kann nicht anders », c'est toute la puissance d'une conscience qui m'engage au-delà de mes intérêts immédiats, et dont je suis pourtant le levier en tant que personne. C'est un moment de bascule non seulement dans l'Histoire, mais dans chacune de nos histoires individuelles. Alors aujourd'hui, se placer dans cet héritage c'est en être obligé, dans le sens d'un honneur et d'une charge à la fois. Et se demander quels sont les points aveugles, trop entendus, trop convenus, les habitudes qu'il conviendrait de bousculer. Le bon sens n'est pas toujours le sens commun, voilà ce que nous rappelle la Réforme.

Le livre est un lieu idéal, une utopie accessible :
la matérialisation miniature de l'immensité
du monde, de la diversité de l'humanité,
mais aussi de tous les possibles.

L'immense et l'infini en format poche !

Le livre est en outre un espace où se conjuguent
altérité et libre-arbitre, conversation
et solitude, sollicitation et liberté.

L'apparition de l'imprimerie, l'accès aux livres et à la lecture à des personnes qui en étaient exclues bouleverse en profondeur l'ordre du monde et marque le début d'une nouvelle ère. Anne Cuneo fait le récit de cet extraordinaire moment de l'histoire.

Dans les intenses transformations d'aujourd'hui, alors que le livre, dans sa forme traditionnelle, tend à disparaître, imaginez-vous des parallèles à tracer ?

Le livre est un lieu idéal, une utopie accessible : la matérialisation miniature de l'immensité du monde, de la diversité de l'humanité, mais aussi de tous les possibles. L'immense et l'infini en format poche ! Le livre est en outre un espace où se conjuguent altérité et libre-arbitre, conversation et solitude, sollicitation et liberté. De cela je ne crois pas que nous serons capables de nous passer à long terme, quelles que soient les matérialisations inédites et peut-être encore inimaginables que prendra cette utopie. Ce qui est merveilleux dans l'épopée dans laquelle nous embarque Anne Cuneo, c'est que ce n'est pas une histoire seulement intellectuelle, mais aussi une histoire de forme et de matière. Et cela raconte peut-être quelque chose de plus fondamental : il n'existe aucune histoire humaine « purement » intellectuelle. Elle pointe un thème cher aux théologiens : l'incarnation. On n'en a pas fini de cette question, de l'équilibre visio-présence en ressources humaines aux développements de l'Intelligence Artificielle... Le monde idéal n'existe pas, la bipolarisation platonicienne nous joue bien des tours, tant de siècles plus tard nous en sommes encore souvent les très dupes héritiers.

«Si on devait se souvenir de moi, j'aimerais qu'on dise que j'étais un de ceux qui ont compris que nous sommes au seuil de Temps Nouveaux, où tout sera différent, et que par conséquent le texte, la grammaire, la typographie, l'impression, la reliure, la vente – tout sera différent. Sans parler de la langue. Je te prédis que, lorsque tout Paris saura lire, savoir le grec, cela n'aura plus beaucoup d'importance. C'est le vernaculaire, la langue française que ces Messieurs de la Sorbonne appellent aujourd'hui "le vulgaire", qui sera la noble expression de nos pensées et de nos sentiments.»

Le pari semble à rejouer. La langue et la culture peuvent-elles changer le monde?

Si elles le peuvent, c'est assurément à la condition que nous les laissons changer aussi, que nous les considérons comme un mouvement perpétuel plus que comme des totems. L'idéal de la pureté revient en force (si tant est qu'il ait jamais disparu). Il s'applique également à la langue, car c'est ce que nous avons de plus intime d'une part, mais aussi notre seule chance de partage. Désigner d'un même mot provoque l'entente, ne pas reconnaître un mot dans une langue que nous devrions comprendre nous désarme complètement. Les jeunes générations utilisent cette possibilité de parler autrement, d'utiliser des mots nouveaux, de bousculer les syntaxes, car elles savent qu'en nommant autrement c'est un autre monde qu'elles créent. C'est, au choix, déstabilisant ou vexant. Mais c'est aussi magnifique: les nouveaux venus parlent! Ils ne grognent pas, ils parlent. Ils jouent avec les mots pour exercer leur pouvoir sur le monde.

«Vois-tu, Claude [Garamond], pour aller vers les Temps Nouveaux d'un pas assuré, il faut être solidement enraciné dans la tradition, sinon le premier coup de vent emporte tout.» disait Augereau à son élève. Cinq siècle plus tard, l'instabilité est si grande que nos liens à la tradition ont l'air de plus en plus fragiles ou ténus. Sont-ils toujours fondateurs pour vous en tant qu'auteure et éditrice? Et qu'en est-il de l'idée d'artisanat, qui régissait les métiers du livre?

Les liens à la tradition de pensée dans laquelle je m'inscris sont pour moi un fil rouge qui tient depuis ma naissance, qui guide mon rapport à l'écriture par mon rapport aux Écritures. J'y tiens d'autant plus que le protestantisme est bouleversé par une récupération an-historique et ultra conservatrice, mais les fondamentalistes n'en sont pas à une contradiction près...

Pour ce qui est de la tradition au sens du savoir-faire et de l'artisanat de l'édition, c'est quelque chose à quoi ma formation d'éditrice me rend de plus en plus sensible, alors qu'en tant qu'auteure je ne m'y intéressais que peu. Aujourd'hui, les enjeux de la fabrication (et de la diffusion, qui sont liés) me passionnent. La logique sur laquelle est bâti le marché du livre aujourd'hui laisse bien peu de possibilité économique de privilégier, voire revenir, à des méthodes qui permettent... j'allais dire, très littéralement, de peser ses mots. Ma grande joie du centenaire des éditions de Labor et Fides a été de fabriquer en partenariat avec l'Association pour le Patrimoine Industriel un livret composé en plomb sur Linotype et imprimé sur presse typographique. Dans ce livret, Sylvie Germain cite Saint-John Perse: «Le temps en sait long sur tous les hommes que nous fûmes». A fortiori lorsqu'il a une presse pour alliée...

Entretien avec Alain Berset, Genève, mai 2025.



«J'ai passé ma jeunesse dans un monde où tout s'écrivait à la main», m'a-t-il expliqué entre deux corrections. «Un monde où il semblait que rien ne changerait jamais. Et depuis que je suis un homme, ce monde s'est élargi, a doublé de volume, certains murmurent même que la terre pourrait n'être pas aussi plate et limitée qu'on l'a dit. On m'a parlé d'un moine polonais, un certain Copernicus... Et comme si cela ne suffisait pas, on a inventé le moyen de répandre les idées à la vitesse de l'éclair.»

Anne Cuneo, *Le maître de Garamond*, Héros-Limite, p.57.

Qu'est-ce qu'être écrivain ?

Je ne suis pas écrivain.

Je tiens cela de source sûre.

ANNE
CUNEO

« Nous ne publions que des écrivains », m'a dit sur un ton agacé une éditrice auprès de laquelle j'insistais.

« Nous ne subventionnons que des écrivains », m'ont dit les institutions auprès desquelles je sollicitais de l'aide.

Pour avoir le temps d'écrire, j'avais cherché et fini par trouver un travail que je puisse exercer à mi-temps, et qui ne me pomperait pas l'énergie nécessaire à l'écriture : journaliste, et mieux encore, journaliste de télévision, un exercice qui demande une discipline particulière. Cela me paraissait ne pas être en contradiction avec l'exercice d'écriture, au contraire. On parle de l'histoire en train de se faire, on cherche à la rendre intelligible, à intéresser les gens. Raconter un événement en 90 secondes, c'est un défi, et un excellent exercice. On doit penser vite (mais pas à la va-vite), tenir compte de tout : image, son, narration. Bref, j'ai considéré que c'était une excellente école.

Qui plus est, ce type de travail m'a permis d'exercer un autre métier qui m'attirait : faire des films.

Désormais, j'étais professionnellement classée : j'étais journaliste. Je me suis retrouvée dans un cercle vicieux. L'activité artistique, à de rares exceptions près, ne paie pas suffisamment pour vivre.

Il n'en reste pas moins que, une fois qu'on a, au milieu des pires difficultés, réussi à réaliser quelque chose, il n'est pas rare qu'on s'étonne que vous demandiez combien on a l'intention de vous payer lorsqu'on vous invite pour une manifestation. Écrire n'est pas votre métier, n'est-ce pas... Avec quelques variantes, cela se retrouve dans le monde du théâtre et du cinéma.

Je pardonne aux personnes qui ignorent la situation de l'artiste cette terrible confusion sur la nature de son art : il est coincé à faire un autre métier, et il est considéré comme un professionnel de l'autre métier – donc pas comme un artiste.

Mais les éditeurs, mais les institutions, devraient le savoir : la littérature (pour ne parler que d'elle) occupe des dizaines de milliers de personnes, qui toutes gagnent leur vie en éditant, corrigeant, imprimant, reliant, distribuant, vendant les œuvres. Tous reçoivent leur paie à la fin du mois – tous sauf l'écrivain. S'il a de la chance, à la fin de l'année il recevra un peu d'argent ; il pourra alors mettre du beurre dans des épinars qu'il aura dû acheter avec un argent forcément gagné ailleurs que par son travail d'artiste.

Le problème n'a jamais été
de trouver des histoires
à raconter : je viens du sud
de l'Europe, où la tradition
narrative est vivace, nous
savons créer une épopée avec
des bouts de chandelles,
nous avons cela dans le sang.
Le problème a été de trouver
un espace où les exprimer...

Je n'ai demandé, toute ma vie, qu'à être écrivain, metteur en scène, réalisatrice, mais cela a été impossible, oui, même à moi, l'autrice la plus vendue de Suisse romande à ce qu'il paraît. Il m'a fallu être journaliste, cela a été mon seul métier reconnu, et personnellement, cela ne m'a pas dérangée.

Travailler à mi-temps, cela m'a obligée à renoncer à un certain nombre de choses : je n'ai jamais eu de voiture, ai vécu dans de petits appartements, ai dû regarder à la dépense de façon générale. Le mi-temps lui-même n'a posé aucun problème, à condition qu'ici et là j'accepte de faire des heures supplémentaires quand l'actualité devenait brûlante.

Mettez cependant que j'aie été obligée de travailler dans une profession qui ne permettrait pas le travail à mi-temps, qui ne me laisserait pas des semaines entières pendant lesquelles faire autre chose.

La question ne se poserait pas. Je ne serais pas une artiste. Ici, je vous sens venir, chers lecteurs. Vous êtes déçus. Déçus que je ne vous parle que d'argent au lieu de vous parler d'inspiration.

Vous partagez la déception du public d'Orson Welles lors d'une conférence : « Je me trouvais dans un festival avec Jean Cocteau » racontait-il, « ils voulaient que nous leur expliquions comment nous faisons nos films, et ils s'indignaient parce qu'au lieu de leur parler d'esthétique, d'inspiration, nous n'avons abordé que des problèmes d'argent. » Il n'en va pas autrement pour moi.

Le problème n'a jamais été de trouver des histoires à raconter : je viens du sud de l'Europe, où la tradition narrative est vivace, nous savons créer une épopée avec des bouts de chandelles, nous avons cela dans le sang.

Le problème a été de trouver un espace où les exprimer, dans une société où ce que nous faisons n'est pas, la plupart du temps, considéré comme un métier, comme un apport. Au lieu de voir en nous des travailleurs au service de la société sur un plan différent de celui, mettons, d'un fonctionnaire, elle nous perçoit comme des assistés, au mieux comme des amuseurs. Un poste, vite superflu, au budget. La réponse à la question « Qu'est-ce qu'être écrivain ? » est donc : je ne sais pas, car je ne suis pas écrivain, je suis une jongleuse qui passe sa vie à essayer d'attraper du temps pour travailler de la plume ou de la caméra.

« Qu'est-ce qu'être écrivain ? », in *Parrains & poulains : tandems littéraires suisses*, Genève, Fondation pour l'écrit du Salon international du livre et de la presse à Genève, 2013, p.22-23.

Bienne, dans l'atelier d'Officina Helvetica

CAMILLE
LEYVRAZ

J'ouvre la porte métallique en poussant avec l'épaule pendant que je tourne la clef dans la serrure, il faut forcer un peu. J'allume les lumières, les néons clignotent quelques fois avant d'éclairer, sauf celui au-dessus du bloc central qui continue à ciller tout du long. Je prépare le café et prends dans mon tiroir mon tablier roulé en boule.

Dans le séchoir, j'observe les pages qu'on a imprimées l'autre jour. Je les regarde au travers de la lumière. Elles sont parfaites.

Dans le meuble en face, je prends ma galée - sorte de plateau en métal - avec la composition en plomb mobile que je dois ranger. Elle est lourde, je la bloque contre mon ventre pour la déplacer. Je cherche sur la fiche les indications que j'y ai notées: Garamond 16p. italique. Je trouve le tiroir correspondant et le plaque lui aussi contre mon ventre, bien plus lourd cette fois-ci. Je marche en soufflant, le dépose sur ma table et retire la ficelle qui maintient ensemble mes lettres de plomb. Je lis le texte pour le ravoir en tête, puis une par une, je range mes lettres dans la casse. Je n'ai plus vraiment besoin de chercher, mes mains savent, connaissent par cœur les emplacements de presque toutes les lettres. Je prends un mot entre mes doigts et le distille.

L'imprimerie occupe le sous-sol de la vieille usine à vélo de Bienne, au milieu de piliers verts et de plafonds très hauts.

Je viens ici quand je veux ralentir.

Au milieu de l'atelier trône la Linotype, sauvée d'un atelier qui fermait. Elle fond des lignes de texte en plomb qu'on imprime sur une presse, et qu'on refond ensuite. Elle permet de composer plus vite et plus de texte. Il y a trois ans, un vieil imprimeur m'a expliqué les bases, en allemand et je le parle mal. Il me reste beaucoup de doutes et de questions, mais maintenant, la machine est chez nous.

J'ai vu les bras mouchetés de brûlures de plomb d'un ami fondeur. Sur la première page de mon carnet de suivi, le numéro de ma tante, coupe-feu, au cas où.

Linotype 1949

Blei = Plomb

Bürste = Brosse

Ausschließkeile = les espaces-bande

Je pars au Sud de la France pour poser des questions à un fondeur, et je reviens découragée. J'ai tout appris de travers et je ne comprends plus rien. J'ai pris des notes, écrit les termes en français et je dois me convaincre de tout réapprendre depuis le début. Je reviens au manuel pour apprentis et je passe des soirées entières à essayer de comprendre des plans aux mécanismes insensés. À la fois, je suis obnubilée par elle.

Le plomb monte à 280 degrés. Pour savoir si la température est bonne, tu plonges un journal roulé (sans illustrations) dans le plomb pendant dix secondes, et quand tu le ressors, il doit être couleur café au lait. Si c'est plus foncé, c'est trop chaud, et vice-versa.

Ma première fonte est un désastre, j'ai dû oublier quelque chose, le plomb a giclé de partout. Je passe plusieurs heures à l'enlever, à gratter les interstices où il s'est infiltré. Au téléphone, un ami tente de comprendre où j'ai fait une erreur et me rassure. Cette machine, on ne peut pas vraiment la casser, on peut tordre des pièces, mais ce n'est jamais vraiment foutu.

Pour nettoyer le chapeau: gratter avec un filet en laiton ou une brosse à dent avec du Miror.

À chaque fois que je l'allume, j'ai mal au ventre, un mélange de peur et d'excitation. Le plomb chauffe une heure entière avant d'être à la bonne température. En attendant, je prépare, je nettoie, je bois du café. Je la fais tourner à vide, je regarde tous ces rouages énormes s'imbriquer entre eux.

J'observe la légère empreinte des lettres sur le papier, presque invisible. J'écoute les machines qui chantent quand il y a suffisamment d'encre. Je frotte sur mes mains les taches d'encre qui resteront encore quelques jours.

Je fonds ma première ligne seule. Elle est mal centrée. Je la garde dans un tiroir en souvenir.

À chaque changement de justification, essuyer l'intérieur du moule avec un chiffon doux et gras, et idem pour les cales.

Je démonte et nettoie les pièces à chaque fois que quelque chose bloque.

J'ai parfois l'impression que je n'avance pas, les problèmes s'accumulent, je les note dans mon carnet. Je peux venir m'occuper d'elle seulement quand je ne travaille pas. Je me décourage un peu, je me dis que je n'arriverai jamais au bout de tout ce que je dois faire. Pourtant, elle reste toujours dans un coin de ma tête. Je rêve de trois semaines pleinement libres pendant lesquelles je prendrais soin d'elle, pièce par pièce. Je passerais tout mon temps à la démonter, à la lustrer, à la comprendre. Je l'observe, j'aime l'entendre vibrer sous mes doigts. Je l'écoute, elle me dit toujours ce qu'il se passe.

Espaces-bande: toujours mettre les oreilles à droite.

La machine est énorme. On s'y assied devant un clavier, et chaque touche fait descendre une matrice, un moule de caractère. On écrit des phrases avec ces matrices, et on les envoie à la fonte. La ligne encore brûlante tombe à gauche, sur un petit plateau. À l'arrière, il y a un marchepied, je monte sur ma machine et regarde le bras articulé rechercher les matrices après la fonte, elles défilent devant moi avant de se ranger chacune à sa place.

Elle m'obsède, j'ai de la peine à dormir. Je déroule dans ma tête les plans que je n'ai pas encore compris.

C'est un chef d'œuvre de mécanique et je me dis que je suis née un demi-siècle trop tard. Je pense alors que je suis née femme, et que lorsqu'elles tournaient encore, je n'aurais eu accès à ces machines que par le clavier, jamais par les rouages, et c'est pourtant là que je veux être.

À faire: Démonter le clavier. V, U, P, B et L ne descendent plus. Nettoyer les excenters, les graisser légèrement avec une épingle.

Notre atelier a acquis un petit objet dont je ne connais pas le nom. La tordeuse ou tordue, pour moi, elle courbe et tord les lignes sorties de la Linotype. Je peux alors écrire en rond, encore plus de potentiel.

Pour changer la molette étoile, tout un pan de la machine s'ouvre!

Régler le composteur plus serré pour que les matrices ne se bloquent pas.

Je montre à ma sœur le livre de poésie qu'on a mis deux ans à imprimer. Elle me dit que ça aurait pris moins de temps de l'imprimer à la Migros. Je me vexe, elle a peut-être raison.

Alors, je prends des caractères de plomb entre mes mains et je me dis que je ne regrette pas.

Je regarde autour de moi ; ces lumières qui péclotent, nos affiches aux murs, nos livres exposés à l'entrée. J'ouvre les tiroirs de nos plus grandes lettres en bois, énormes, je les prends dans mes mains, observe leurs veines, les fais glisser sous mes doigts. J'examine les lettrines que je n'ai pas encore eu l'occasion d'utiliser. Les possibles sont infinis. Jamais je n'aurai fini de rêver à de nouveaux projets.

Je pense au temps que j'ai donné que je ne trouve pas perdu.

J'observe la légère empreinte des lettres sur le papier, presque invisible. J'écoute les machines qui chantent quand il y a suffisamment d'encre. Je frotte sur mes mains les taches d'encre qui resteront encore quelques jours.

on fait des mots
des phrases
des pages
des livres
sur plusieurs années
parce que tout est long
parce que tout est lourd
parce que c'est plus beau
et plus doux

les machines ronronnent
on les aide à tourner
le papier épouse le plomb encre
on fait du texte avec les mains

La Petite bibliothèque

Anne Cuneo

Anne Cuneo s'intéressait à l'Histoire, aux personnages qu'elle y rencontrait et chez qui elle découvrait une vie passionnante, qu'il s'agisse de celle d'un musicien, d'un apprenti chez un maître imprimeur ou simplement de la longue existence d'une grand-mère victorienne.

«J'écris comme l'on photographie.

J'écris pour témoigner, ai-je répondu
lorsqu'on m'a pour la première fois demandé
d'expliquer ma démarche.

J'ai tenté de rendre compte au plus près
de ma conscience, sous des formes diverses,
de ce que je voyais, et des sentiments que cela
m'inspirait. J'ai poursuivi et poursuis
toujours l'idéal d'un monde de justice
et d'harmonie sociale où tous les individus
auraient la même valeur, les mêmes
possibilités.»

Nous nous sentons proches de son projet d'écriture, car elle n'est pas seulement conteuse, elle documente et restitue une époque précise, des trajectoires humaines, un univers, tout comme on le retrouve au sein de notre catalogue chez John Berger ou Daniel de Roulet.

La Petite bibliothèque Anne Cuneo a pour visée de rendre à nouveau disponibles les (grands!) romans historiques de l'auteure, à raison d'un volume par an.

HÉROS -
LIMITE

LE MAÎTRE DE GARAMOND

Le maître de Garamond nous plonge, avec un rare plaisir, dans les débuts de l'histoire du livre et de la Réforme. À la manière d'Alexandre Dumas, Anne Cuneo reconstitue la vie à la fois d'Antoine Augereau, dessinateur et fondeur de caractères typographiques, et de son disciple, Claude Garamond, en se basant sur des sources historiques et, lorsqu'elles font défaut, sur son imagination. De Paris à Fontenay-le-Comte, de Bâle à Venise, nous y rencontrons tous ces imprimeurs et autres humanistes qui participent à l'extraordinaire foisonnement d'idées et de techniques nouvelles de cette époque.

Parution: octobre 2025.



À ÉCOUTER SUR LA PLATEFORME UN CINÉMA POUR LES OREILLES

Clarté, une pièce sonore de Philippe Ciompi autour du *Maître de Garamond*. Avec la voix de Marie Diologent.

LE TRAJET D'UNE RIVIÈRE

La période est toujours celle de la Renaissance, Anne Cuneo retrace ici le parcours de Francis Tregian, gentilhomme et musicien anglais, catholique, qui se trouva déshérité quand sa famille refusa de prêter allégeance à la nouvelle reine protestante. L'homme se réfugia dans la musique et est connu comme le copiste du plus important recueil de musique de l'époque pour clavecin et virginal. L'ouvrage obtiendra en 1995 le Prix des libraires.

Parution: 2026.

OBJETS DE SPLENDEUR

Sous-titré «M. Shakespeare amoureux», ce roman restitue l'époque du théâtre élisabéthain. Il est cette fois question du mythe de Shakespeare, mais surtout d'Emilia Bassano, «the Dark Lady», mentionnée dans ses sonnets et dont l'identité attise aujourd'hui encore beaucoup de spéculations. L'auteure nous livre sa version de cette fulgurante passion qui met en lumière la première femme écrivain d'Angleterre.

Parution: 2027.

UN MONDE DE MOTS

Un monde de mots nous amène à découvrir la figure de John Florio, lexicographe et pédagogue, traducteur de Montaigne à qui on attribue la paternité du premier dictionnaire anglais-français. Un homme dont le parcours d'émigré italien et d'homme de lettres nous évoque celui d'Anne Cuneo.

Parution: 2028.

ISABELLE FALCONNIER

Journaliste, auteure et critique littéraire suisse, ses ouvrages sont publiés par les éditions Favre, Noir sur Blanc ainsi que chez Nevicata. Elle a été l'amie proche d'Anne Cuneo.

NICOLAS BOUVIER

À la fin des années soixante, le voyageur genevois se rapproche d'Anne Cuneo. Ils font partie tous les deux du groupe d'Olten, une association d'écrivain.e.s suisses fondée en 1971 défendant un « socialisme démocratique » face à une génération d'auteurs anticomunistes et réactionnaires.

MARION MULLER-COLARD

Théologienne et romancière, elle dirige les éditions Labor et Fides. Son dernier ouvrage, *L'ordre des choses*, va paraître cet automne chez Sabine Wespieser éditeur.

CAMILLE LEYVRAZ

Diplômée de l'Institut littéraire suisse, elle codirige les éditions Raubazine et anime un atelier typographique au plomb à Bienne. *Rouille*, son premier livre, vient de sortir à La Veilleuse.

Héros-Limite: dernières parutions

Jim Harrison, *Blue Moon in Kentucky*

Hend Jouda, *Gaza Ô ma joie*

Marina Skalova, *Le corps cille*

Nicolas Bouvier, *Voyager, raconter*

Laura Tirandaz, *J'étais dans la foule*

Henri Roorda, *Réciter moins, résister mieux*

Michèle Pralong, *Je cherche mes clés je trouve des loukoums*

Paul Romano, *L'ouvrier américain*

David Lespiau, *Une danse pour les doigts humains*

Impression : Noir sur Noir, Genève

Façonnage et reliure: Finissimo, Genève

Relecture: Julia Sørensen

Maquette et composition: atelier typographique La Queue du Tigre, Gaia Biaggi, Genève

Diffusion: Les Belles Lettres (France et Belgique), Servidis (Suisse)

Achévé d'imprimer en septembre 2025

© Héros-Limite, 2025

